GERMAINE SABLON ET JOSEPH KESSEL
EN RÉSISTANCE DE SAINT-RAPHAËL À LONDRES

(notes de lecture)

Hubert BENOIST

Deux célébrités, un couple

Lorsque commence la Seconde Guerre mondiale en Europe, Germaine Sablon atteint la quarantaine. Elle est depuis plusieurs années l'une des vedettes les plus connues de la chanson française, tout comme son frère Jean Sablon. Sa beauté lui a aussi ouvert les portes du cinéma et elle a joué dans plusieurs films. Sportive et indépendante, elle accumule les succès et mène à Paris une vie brillante. Séduite par Saint-Raphaël, elle aime se retrouver à Anthéor dans la villa de sa mère proche du bord de mer. Elle y reçoit volontiers sa famille et ses amis.

Est-il besoin de présenter Joseph Kessel ? À la même époque, il est depuis longtemps un écrivain à succès, un journaliste renommé et un voyageur infatigable. Ses écrits sont appréciés du grand public. Ses virées nocturnes, ses conquêtes féminines et son fort penchant pour la boisson ne font pas obstacle à une œuvre écrite qui ne ralentit pas.

une vedette de la chanson

un journaliste célèbre

Germaine Sablon et Joseph Kessel sont amants depuis 1935. La Seconde Guerre mondiale va renforcer leur union, puis finalement les séparer.

Dans un petit livre fort documenté l'historienne Dominique Missika fait revivre les dix années de ce couple[1]. Cette publication récente nous permet de mieux connaître Germaine Sablon. Certes le titre accrocheur de l'ouvrage fait la part belle à Joseph et la photo de couverture

1 Dominique Missika, *Un amour de Kessel*, éditions du Seuil, 2020.

montre Germaine dominée par la stature de son compagnon. Mais, en parcourant le livre, c'est surtout son parcours courageux qui retient l'attention. De son côté, quelques années après sa mort, Joseph Kessel a fait l'objet d'une biographie monumentale à laquelle on pourra aisément se reporter[2].

Avec d'autres artistes, durant l'hiver 1939-1940, Germaine Sablon se produit devant les troupes mobilisées depuis la déclaration de guerre. Puis en avril 1940, quelques semaines avant l'attaque allemande, elle s'engage comme ambulancière aux côtés de l'armée française. Durant les combats de mai et de juin 1940, elle traverse vaillamment les périls de la guerre et reçoit même une blessure. S'étant portée au secours d'aviateurs blessés dans l'épave d'un bombardier en flammes, elle est décorée de la Croix de guerre.

Un engagement commun dans un dangereux double jeu

Après l'armistice, Germaine s'installe à Anthéor. Joseph l'y rejoint bientôt. Cependant, pour ce couple, la séquence des années qui suivent la défaite sera bien différente de leurs amours d'avant guerre. Certes Germaine reste une vedette appréciée du public dans les music-halls et les galas de la zone non occupée. Elle chante même à Alger et se produit jusqu'en Suisse. Mais, au début de l'année 1941, elle s'engage dans les activités clandestines de la Résistance : elle s'enrôle dans un réseau appelé Carte, un singulier réseau, comme on va le voir. Elle cache quelque temps le secret de son engagement à son compagnon.

De son côté Joseph conserve l'envie d'écrire. Il reste un personnage connu du public et garde de nombreuses relations dans tous les milieux, y compris avec certains notables installés à Vichy. Cependant son nouveau statut est frappé d'une différence de taille : étant juif, il est visé par les mesures discriminatoires promulguées par Pétain dès le mois d'octobre 1940. Il lui est ainsi interdit d'exercer son métier de journaliste et il n'a plus le droit de publier. À Paris les autorités allemandes ont placé ses livres sur la liste des œuvres interdites à la vente.

Lui aussi veut s'impliquer dans la lutte contre la domination allemande. Son ami, Emmanuel d'Astier de la Vigerie met en place un réseau clandestin et le contacte à ce sujet. Pourtant Joseph ne donnera pas suite à cette offre de recrutement : dans le passé, ils ont fumé ensemble quelques pipes d'opium et une faiblesse de cette nature lui parait assez dangereuse chez le responsable d'un mouvement clandestin. Bientôt le fondateur de Libération Sud parviendra à se défaire de son addiction et Joseph regrettera de n'avoir pas écouté son ami[3].

En lui révélant ses activités secrètes, c'est finalement Germaine qui fera entrer son compagnon dans le réseau auquel elle appartient. Jusqu'à leur fuite vers l'Angleterre en décembre 1942, le couple va mener une double vie, leur célébrité faisant alors un étonnant contraste avec le rôle qu'ils jouent dans l'ombre.

Le jeune neveu de Joseph, un certain Maurice Druon, le futur auteur des *Rois Maudits*, s'installe aussi dans la région de Saint-Raphaël. Il s'adonne à l'écriture et à la production d'une pièce de théâtre qui sera jouée à Monte Carlo. Mais, le goût de la littérature n'éteignant pas chez lui le patriotisme, le neveu suit l'oncle dans le même réseau de Résistance.

Parfois la célébrité joue des tours à celles et ceux qu'elle couronne : un jour, muni de faux papiers pour un voyage discret, Joseph prend un café en gare de Vichy ; grande est son émotion lorsque la patronne du buffet l'interpelle : « Je vous ai reconnu … Vous êtes l'acteur Michel Simon ! »[4].

2 Yves Courrière, *Joseph Kessel ou Sur la piste du lion*, éditions Plon, 1985.
3 Yves .Courrière, *op. cit*., p. 552.
4 Joseph Kessel, *Ami entends-tu* …, Folio, éditions La Table Ronde, 2006, p. 282.

Plus encore qu'une vague ressemblance avec un comédien, les excès de boisson font courir de vrais risques à notre héros. Lorsqu'il est sous l'emprise de l'alcool, Joseph ne sait plus tenir sa langue et se montre particulièrement exubérant. Ainsi, en visite avec Germaine chez un couple d'amis, après avoir vidé de nombreux verres, il est invité à baisser le ton lorsqu'on en vient à parler de la Résistance : les murs ont des oreilles et les voisins sont – parait-il – des fervents du Maréchal. Piqué au vif, Joseph bondit sur la terrasse pour crier bien fort : « Vive Hitler ! »[5].

Vraiment plus dangereux, un autre épisode du même genre se passe à Cannes, après un dîner copieusement arrosé : au petit matin les convives font venir Germaine afin qu'elle recueille son compagnon complètement ivre. Ce dernier lui échappe et, apercevant un agent de police, il se précipite vers lui. Et le voilà qui clame qu'il est Joseph Kessel et que sa compagne, Germaine Sablon, appartient à un groupe de résistants armés ! Heureusement, à cette heure-là, les rues sont désertes et l'agent se fait complice de ce dangereux chahut. Il raccompagne aimablement le dineur éméché à la voiture de Germaine ; le couple rentrera sans encombre à Saint-Raphaël[6].

De cette période, il serait injuste de ne retenir que ces moments d'égarement provoqués par une intempérance mal contenue. Étant juif, Joseph Kessel a généreusement contribué à protéger et à cacher non seulement sa famille et ses proches, mais aussi d'autres persécutés menacés par les rafles. Patriote, il s'est aussi réellement impliqué dans les activités clandestines d'une organisation de résistance, par exemple en transmettant des messages ou en faisant circuler des armes et des sommes d'argent. Lorsqu'il fallait débarquer de nuit des mitraillettes ou des explosifs venus par mer de Gibraltar, comme ses camarades, Joseph a porté à terre de lourdes caisses. Et bien longtemps après la fin de la guerre, l'historien du réseau Carte écrira qu'il en fut l'un des membres les plus actifs.

Se souvenant de ce qu'il a vécu, Joseph a décrit plus tard les écrasantes contraintes d'un tel engagement dans *L'Armée des ombres*, son très célèbre roman :

> « *L'action secrète était une sorte de poix. Elle absorbait toujours davantage. Plus on avait fait et plus il restait à faire. Les besoins étaient énormes. Les hommes décidés et libres de leur temps et de leur argent étaient peu nombreux* »[7].

De son côté Germaine n'a pas publié ses souvenirs de résistante. Cependant ses déplacements de vedette de la chanson ont été l'occasion pour elle d'assurer secrètement un rôle d'agent de liaison. Sa célébrité et ses talents de chanteuse étaient donc sa couverture. Et, lorsqu'elle portait des messages, elle courait le risque d'être démasquée à l'occasion d'une fouille, d'un contrôle ou d'une filature. En son for intérieur, toujours sur ses gardes, comment vivait-elle ces dangereux voyages ? Pour deviner ce qu'elle pouvait ressentir, on pense à ce qu'a écrit Emmanuel d'Astier de la Vigerie, un autre voyageur de l'ombre ; dans cet extrait de ses souvenirs, il effectue en 1942 une mission secrète entre Antibes et Avignon en utilisant les trains bondés de l'époque :

> « *… Je chemine à travers des lieux qui ne sont que des décors sans habitude, parmi des personnes qui entrent et qui sortent comme au théâtre. Et le voyage, sans joie ni tristesse, sans curiosité, est une lutte contre la distance, la fatigue et la menace* »[8].

---

5 Aude Yung-de Prévaux, *Un amour dans la tempête de l'histoire*, éditions du Félin, 1999, p. 173. L'auteure est la fille de cet autre couple de résistants. Son père était un officier de marine révoqué par Vichy pour son indulgence envers la dissidence gaulliste ; membres du réseau F2, lui et son épouse seront arrêtés en mars 1944, torturés et fusillés. Jacques de Prévaux sera fait Compagnon de la Libération et nommé amiral à titre posthume. Voir aussi Jean-Marie Guillon, *Dictionnaire historique de la Résistance*, éditions Robert Laffont, notice sur le réseau F2, p. 150.

6 Yves Courrière, *op. cit*., p. 558.

7 Joseph Kessel, *L'Armée des Ombres*, in *Reportages, Romans*, éditions Gallimard, p. 889.

8 Emmanuel d'Astier, *Sept fois sept jours*, Union Générale d'Éditions, coll. 10-18, 1963, p. 30.

Une aide précieuse aux liaisons maritimes de la Résistance

Une autre contribution de Germaine Sablon à la lutte contre l'Allemagne reste la plus connue : à Saint-Raphaël elle a souvent fait de sa maison le point de ralliement des résistants français et des agents anglais qui profitaient de liaisons maritimes clandestines avec Gibraltar et l'Angleterre.

Étant très proche du viaduc ferroviaire, la villa d'Anthéor risquait d'être bombardée tôt ou tard par l'aviation alliée. Cela se confirmera dès avant le débarquement de Provence du 15 août 1944 [9]. Aussi, sans quitter Saint-Raphaël, en 1942, Germaine va s'installer à Camp Long, entre Boulouris et Agay, dans une villa appelée Maritana. Comme la précédente, sa nouvelle demeure est proche du rivage et les allers et venues des clandestins s'y poursuivront certaines nuits [10].

À Anthéor puis à Camp Long, la villa de Germaine Sablon servait donc de lieu de regroupement et de salle d'attente, en quelque sorte, pour des embarquements et des débarquements clandestins. Ces opérations risquées étaient organisées par le réseau Carte en liaison avec les agents anglais du S.O.E. (Special Operations Executive). Dès 1940 cet organisme avait été créé par Churchill afin de compléter les services de renseignement britanniques traditionnels (S.I.S., Secret Intelligence Service).

Surgissant de la nuit méditerranéenne, tous feux éteints, arrivait de Gibraltar un petit bâtiment de faible tonnage et long d'à peine quinze mètres, une felouque manœuvrée par un équipage de volontaires polonais. Dans ses souvenirs, Joseph évoque un accostage sur une petite jetée, mais il ne précise pas si cette facilité s'offrait à Anthéor ou à Camp Long[11]. Parfois, lorsque l'opération était de très haute importance, apparaissait un sous-marin. Il fallait rejoindre ce bâtiment en barque, en ramant le plus silencieusement possible.

Un embarquement clandestin

Dessin d'André Girard, le chef du réseau Carte

Les marins se repéraient-ils dans l'obscurité sur la haute silhouette de la tour de l'Île d'Or ? En tout cas les signaux lumineux émis depuis la terre étaient toujours très brefs. Car ces approches dangereuses devaient bien entendu échapper à la vigilance des gendarmes et des douaniers. Heureusement les horaires de leurs rondes étaient connus grâce à la servante de Germaine, qui recueillait – sur l'oreiller, dit-on – les confidences du gendarme chargé de veiller sur le phare de la Baumette.

Il existait bien d'autres filières d'embarquement de la Résistance sur la côte méditerranéenne : d'avril à novembre 1942 les felouques venues de Gibraltar sont parvenues à prendre en charge 470 passagers clandestins au total[12].

En 1941 et 1942 la possibilité de gagner l'Angleterre

9 Alain Dubreuil, Qui a détruit le viaduc d'Anthéor le 15 août 1944 ? In *Bulletin de la Société d'Histoire de Fréjus et de sa région*, n° 21, 2020, p. 83 et *Mémoires du viaduc d'Anthéor*, publication de l'association Anthéor Hier et Aujourd'hui, 2019.

10 Dominique Missika, *op. cit.*, p.116.

11 Joseph Kessel, *Ami entends-tu …*, *op. cit.*, p. 284

12 Michael Foot, *Des Anglais dans la Résistance*, éditions Tallandier, collection Texto, 2008 et 2011, p. 135.

en partant de Saint-Raphaël a été l'un des principaux atouts du réseau Carte. Germaine et Joseph s'y sont dévoués à maintes reprises en prenant tous les risques qu'aurait entraînés leur arrestation par la police de Vichy.

Après l'invasion de la zone sud, le 11 novembre 1942, la côte de Saint-Raphaël fit partie du territoire plus étendu de l'occupation italienne. La surveillance des rivages devint rigoureuse et les liaisons maritimes se révélèrent plus difficiles. Les felouques seront remplacées presque tous les mois par des sous-marins qui se présenteront aux abords de Saint-Tropez.

Et à la même époque après deux années d'existence, le réseau Carte commence à connaître de sérieuses difficultés dans son fonctionnement.

Carte, un singulier réseau de résistance

Assez peu connu, le réseau appelé Carte a pourtant fait l'objet d'un travail approfondi publié par l'historien Thomas Rabino[13]. Afin de souligner la singularité de cette organisation, ce dernier a donné à son livre un long sous-titre: « *Histoire d'un réseau de la Résistance antiallemand, antigaulliste, anticommuniste et anticollaborationniste* ».

Carte a été fondé après la défaite de 1940 par le peintre et affichiste André Girard (1901-1968), le père de la future comédienne Danièle Delorme. C'était un homme de fort caractère, habile à se faire d'utiles relations et doué d'un étonnant pouvoir de persuasion. Dans la clandestinité, en dépit de son tempérament artistique, il entendait mettre en place une organisation de type militaire. Fermement résolu à conserver la direction du réseau qu'il créait, il l'avait baptisé « Carte », le principal pseudonyme qu'il se donnait à lui-même dans la clandestinité.

À la différence des autres dirigeants de la Résistance, Girard ne se souciait pas d'agir sur l'opinion publique. Il s'abstenait donc de toute action de propagande et n'éditait aucune feuille clandestine. Il refusait énergiquement toute allégeance à la France Libre. En revanche, il demandait à ses adhérents de glaner des renseignements à l'intention des services anglais et d'organiser des sabotages. Mais surtout son objectif était de recruter et de former des volontaires prêts à prendre les armes après le débarquement attendu des Alliés.

Les relations parisiennes d'avant guerre de Girard lui avaient permis de recruter des vedettes et des personnalités artistiques ou littéraires: par exemple le parolier Jean Nohain et son frère, l'acteur Claude Dauphin, le sculpteur Jean Matisse, fils du grand peintre, Geneviève Rouault, fille du non moins grand peintre, dont Girard fut l'élève, etc.

Il était même parvenu à enrôler certains officiers obéissant officiellement au maréchal Pétain. Basé à Antibes, Carte bénéficiait ainsi de la complicité d'un colonel du 2e bureau de l'armée de Vichy, responsable de la région Côte d'Azur.

Or jusqu'à la fin de l'année 1942, Girard a magistralement « bluffé » les services anglais du S.O.E. en leur faisant croire qu'il avait sous ses ordres un réseau aux dimensions gigantesques. Alors qu'il ne donnait aucune indication précise sur le nombre de ses adhérents, il réclamait l'envoi de 50 000 mitraillettes Sten et des valises de radios par dizaines. Par de judicieux sous-entendus il suggérait habilement que la petite armée de Vichy – une concession de l'armistice – rejoindrait ses volontaires après un débarquement des Alliés en France, etc. Habileté suprême, au début de ses contacts avec les agents anglais, il avait refusé toute subvention du S.O.E. en alléguant que les besoins de financement de Carte dépasseraient de beaucoup les possibilités de cette officine !

13 Thomas Rabino, *Le réseau Carte*, éditions Perrin, 2008. La quasi-totalité des indications sur Carte qui suivent sont tirées de cet ouvrage ; voir notamment les pages 104, 184, 194 et 204.

À Londres, les responsables du S.O.E. ne demandaient qu'à le croire. En effet, tel qu'il était présenté par son chef, le réseau Carte représentait exactement ce dont ils rêvaient : une organisation de Résistance totalement indépendante de la France Libre et de son chef, l'encombrant et souvent tumultueux général de Gaulle. Et Girard leur proposait « clé en main » une armée secrète sans apparentement politique. Saisir cette offre et la faire fructifier paraissait un excellent moyen de marginaliser la Résistance gaulliste. Le 16 octobre 1942 le choix d'appuyer le réseau Carte fut ratifié par Winston Churchill lui-même.

L'illusion ne devait pas durer longtemps car l'envergure imaginaire et l'apparente solidité de Carte s'écroulèrent en quelques mois.

Il y eut d'abord des questions de personnes. Des désaccords entre Girard et son principal adjoint provoquèrent fin 1942 une scission au sein du réseau ; puis l'officier de liaison anglais se brouilla avec le chef de Carte au point que les deux hommes ne s'adressaient plus la parole. Enfin un agent de liaison s'étant malencontreusement endormi dans un train, un fichier contenant des listes non codées d'adhérents tomba entre les mains des services allemands. L'image de Carte, structure clandestine supposée fiable, en souffrit beaucoup aux yeux du S.O.E., on le comprendra sans peine…

Par-dessus tout, il s'avérait progressivement que Girard ne pouvait pas répondre aux questions de plus en plus précises qu'on lui posait sur ses effectifs réels et sur la nature exacte des soutiens dont il disposait dans les milieux militaires. Convoqué à Londres, il s'envola clandestinement le 23 février 1943 pour l'Angleterre et ne fut pas autorisé à en revenir. Le réseau qu'il avait fondé s'effrita complètement dans les premiers mois de cette année-là. Ses agents les plus actifs rejoignirent d'autres réseaux qui conjuguaient de mieux en mieux leurs activités en acceptant l'autorité du général de Gaulle. Le stratagème politique conçu par le S.O.E. avait échoué.
Avant même de connaître la fin de leur réseau, Germaine Sablon et Joseph Kessel avaient déjà décidé de prendre le chemin de l'exil par l'Espagne afin de rejoindre la France Libre.

L'aventure vers Londres et l'engagement dans la France Libre

En effet depuis le printemps 1942 la police de Vichy multipliait les contrôles et la répression s'accentuait sur les femmes et les hommes de la Résistance. Joseph avait bien des faux papiers au nom de Joseph Pascal, mais son visage était très connu. Et les allers et venues à Camp Long avaient pu attirer l'attention.

Déjà, au début du mois de novembre par deux fois, la police s'était présentée à la villa Maritana, heureusement en l'absence du couple. Et quelques jours après, le 11 novembre 1942, l'invasion de la zone sud et l'occupation italienne ouvraient la porte de la région à la Gestapo.

De plusieurs sources, Germaine et Joseph apprennent alors que les autorités connaissent leurs activités clandestines et que leur arrestation est décidée. Il devient urgent de partir.

Par précaution le couple passe sa dernière nuit à Valescure chez Madame de Chabannes la Palice, dans sa villa du Maquis. Cette amie était elle-même engagée dans la Résistance, probablement dans le réseau Carte. La chambre est celle de l'amiral Godfroy, le beau-père de leur hôtesse. A cette époque, bien loin de là, il commande une escadre française bloquée dans la rade d'Alexandrie, en Égypte[14]. Lorsqu'il reviendra en 1944, il sera contrarié que son lit ait pu accueillir les deux fugitifs[15].

14 Hubert Benoist, De Saint-Raphaël à Alexandrie : l'amiral Godfroy et la seconde guerre mondiale, *Bulletin hors-série de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, n° 8, 2009.

15 Témoignage de M^me^ Geneviève Gurrey, la petite-fille par alliance de l'amiral.

Après avoir gagné Perpignan puis Collioure, Germaine et Joseph, accompagnés du neveu Maurice, passent la frontière franco-espagnole dans la nuit du 23 au 24 décembre 1942. Guidés par un passeur espagnol, ils traversent à pied la montagne malgré le froid et la pluie. Au hasard d'une halte, en se réchauffant près d'un feu, ils lient temporairement leur sort à un étrange voyageur : un très riche homme d'affaires qui ne s'intéresse en rien à la Résistance, mais qui veut rentrer chez lui, à Alger.

À Barcelone, le passeur fait une proposition inattendue aux fugitifs : son beau-frère, lieutenant dans la « *guardia civil* » meurt d'envie de posséder une belle voiture ; il est donc disposé à emmener les quatre Français à travers l'Espagne si on lui achète une très belle et très chère automobile *Voisin* qui se trouve justement à vendre ; l'uniforme et surtout les galons du lieutenant permettront de franchir aisément les contrôles… Grâce à l'argent du voyageur algérois, l'affaire est rapidement conclue.

C'est dans cet équipage que les voyageurs clandestins vont parcourir plus de mille kilomètres jusqu'à la frontière du Portugal. Arrivés en Galice, le lieutenant espagnol étant reparti au volant de sa rutilante automobile, les fugitifs se confient à des villageois complices. Mais il leur faut encore franchir à pied ou à dos de mulets un massif montagneux, ce qui leur prendra trois jours, ou plutôt trois nuits. Ils échappent ainsi aux douaniers et aux gardes civils du régime de Franco. Leurs chaussures de ville rendent particulièrement difficiles ces étapes de montagne. Celles de Germaine se déchirent. En altitude, en plein hiver, la pluie devient neige et ses pieds sont bleus de froid.

Dans les souvenirs qu'il a publiés, Maurice Druon témoigne du courage qui animait Germaine durant cette équipée :

> « *Germaine Sablon faisait notre admiration. Cette belle femme était vraiment résistante, à tous les sens du terme. Au long de cette épreuve, nous n'avons entendu d'elle ni une plainte ni un mot d'inquiétude* »[16].

Lisbonne est atteint le 9 janvier 1943. De là, grâce au représentant local de la France Libre, ils pourront gagner l'Angleterre en hydravion.

Lorsqu'elle arrive enfin à Londres le 6 février, Germaine retrouve un metteur en scène qui l'avait fait jouer dans une comédie musicale avant la guerre. Il est convenu qu'elle participera à des films de propagande sur la lutte contre l'occupant de la France. C'est à ce titre que trois mois plus tard elle va prêter sa voix au *Chant des partisans*, une composition qui deviendra rapidement l'emblème musical des Français Libres, ceux de Londres et ceux de la Résistance intérieure.

Au départ il s'agissait de la musique qu'une autre artiste réfugiée à Londres, Anna Marly, avait proposée comme indicatif pour des émissions de radio en français. Née à Petrograd, elle avait composé cet air en l'honneur des partisans russes et elle avait déjà esquissé quelques couplets de son cru.

Mais, à la fin du mois de mai 1943, dans une auberge non loin de Londres, ce sont Joseph Kessel et Maurice Druon qui ont écrit en une après-midi les inoubliables paroles du *Chant des partisans.* Germaine Sablon les notait sur un cahier. Dès le lendemain elle a fait le premier enregistrement de cet œuvre avant de l'interpréter ensuite de nombreuses fois[17].

16 Maurice Druon, *C'était ma guerre, ma France et ma douleur*, Plon éditions de Fallois, 2010, p. 149.

17 André Gillois, *Histoire secrète des français à Londres de 1940 à 1944*, Librairie Jules Tallandier, 1973, p. 325 et suivantes. Sur le site internet de l'INA, en cherchant « anniversaire du chant des partisans », on trouve maintenant une vidéo de huit minutes datant de 1963 ; André Gillois et Germaine Sablon y font le récit de cette création avant que soit montré le film du premier enregistrement de 1943 : sur fond de nuages noirs, l'interprétation de la chanteuse est particulièrement théâtrale.

Image du premier enregistrement filmé du *Chant des Partisans*

À Sabrata, en Tripolitaine, sous un magnifique clair de lune, elle entonnera le *Chant des partisans* devant des centaines de combattants français serrés sur les gradins de pierre de l'antique théâtre romain[18].

Car Germaine fit beaucoup plus que de chanter : jusqu'à la fin de la guerre, elle a servi comme conductrice-ambulancière dans les forces françaises, d'abord en Afrique du Nord durant les opérations de Libye et de Tunisie, puis en Italie, enfin sur le sol français après avoir débarqué en août 1944 à Cavalaire, non loin d'Anthéor. Elle ira ainsi jusqu'au bout de la campagne d'Alsace. Les risques qu'elle prend, sa présence et son dévouement auprès des soldats blessés lui vaudront la Légion d'honneur après la guerre.

Fréjus, septembre 1944. À gauche : Germaine Sablon, conductrice-ambulancière

18 Jean-Marie Guillon, *op. cit.*, p. 518, notice sur Germaine Sablon.

De son côté Joseph ne fut pas en reste. S'étant porté volontaire pour l'aviation à la fin de la Première Guerre mondiale, il avait acquis une qualification d'observateur aérien ; il se fait donc enrôler sur les registres de la France Libre. Les archives militaires du fort de Vincennes ont conservé son acte d'engagement du 4 mai 1943 comme sous-lieutenant de réserve et « homme de lettres ». Malgré ses quarante-cinq ans, il réclame un poste de combattant et l'obtient au bout d'un an. À partir de mai 1944 il participe donc à des vols de nuit au-dessus de la France occupée. Des bombardiers ont été spécialement équipés pour capter les messages émis depuis le sol par des agents de renseignement. La communication se fait par radiophonie et le rôle de Joseph est de noter au crayon les informations transmises. Mais le pilote doit éviter au mieux la D.C.A. allemande et, pour se défendre contre les chasseurs ennemis, l'avion ne dispose que d'un seul poste de mitrailleur. Dans la nuit du 14 juillet, l'appareil échappe de peu à un Mosquito anglais qui croit prendre en chasse un bombardier de la Luftwaffe ! Malgré le parachute sanglé dans son dos, Joseph a vu sa dernière heure arriver…

* * *

La fin de la guerre marquera aussi la fin du couple : Germaine a choisi de rejoindre les combattants d'Afrique du Nord, alors que Joseph aurait voulu qu'elle reste en Angleterre auprès de lui. Elle lui a tenu tête… Est-ce pour cela que, lors des retrouvailles, celui qu'elle aime toujours choisit la rupture ? Sur cette délicate question, qu'il nous soit permis de renvoyer au livre de Dominique Missika : elle y décrit la fin d'une relation amoureuse de dix années entre un séducteur conquérant et une femme indépendante et courageuse.

Joseph Kessel vécut jusqu'en 1979. Loin de lui, jusqu'à son décès en 1985, Germaine Sablon passa le reste de sa vie à Saint-Raphaël.